

Vite, vite ou l'histoire facultative

Hélène Monette

Numéro 69-70, automne 1996

La mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, H. (1996). Vite, vite ou l'histoire facultative. *Moebius*, (69-70), 157–162.

HÉLÈNE MONETTE

Vite, vite ou l'histoire facultative

On ne se souvient pas très bien du poème d'Emily, était-ce un ciel enflammé qui entrait dans une chambre verte, tout en clair-obscur, terriblement belle, était-ce dans le même poème ce lent trajet d'une plume grise s'éternisant jusqu'à son atterrissage dans le creux d'une main? On ne se souvient pas. Était-ce une chambre ou une forêt? Était-ce la main de soi enfant ou la main d'Emily? Ou la main d'un ami qui maintenant, malgré la certitude des existences, malgré les gestes accomplis, n'a plus ni nom ni visage?

On ne se rappelle plus les mœurs victoriennes, la guerre de Corée, l'époque de l'invention du pantalon, Cavalier de La Salle, la grotte de Lascaux, oui, on a reçu la carte postale, l'Égypte ancienne, peut-être, ça regarde mieux, il y avait cette exposition, un guide bavard et des catalogues, mais — tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise — certains disent avoir oublié Tchernobyl, c'est déjà loin, allez, qu'un violent reflet dans l'album aux miroirs morcelés. Certains mémorisent le bulletin d'informations, se souviennent vaguement du rail trahissant les corps et les esprits, oui, là-bas dans la plaine, se rappellent nettement mieux l'expression bouleversée d'une fille en mauve égarée dans le téléroman de lundi soir, le pourcentage de rabais sur les chaînes stéréo, chiffres grand format, page trois du quotidien échevelé, se disent qu'ils ont à peine conservé un portrait intérieur du bénédicté en perte de noblesse quand ils étaient petits, ils aimeraient bien voir, oui, entendre, et tout compte fait, se rappeler. Mais il se passe des choses ici, il faut penser à ce qu'il y a lieu de faire aujourd'hui, demain, et après-demain, oui, c'est congé, mais la vie, le temps présent, le pouvoir-vivre

est sur appel, la responsabilité surveille le cellulaire au concert, le bonheur félicite le magnéto programmé pour ce film de vingt et une heures qu'on ne voulait pas rater. Trois ou quatre épaisseurs de présent, chaque nuit dans l'oreiller, duvet garanti sans rêves, âme instantanée, avec tout le ressort du sommeil compté. Boucle-d'or dilapidée.

On en vient rapidement aux faits, bilans importants, traits de calendriers, listes de quincaillerie, notes d'épicerie, on se souvient des scènes prenantes de plusieurs films mieux que des gestes incandescents de cette autre vie, sous-jacente et violente, bois sombre où filent sans répit, entêtés, oiseaux de malheur, girouettes, oiseaux du paradis.

On se rappelle le visage d'un Jésus de bois sur une croix d'osier plus clairement que de sa première baignade dans une rivière froide au ruissellement chantant un hymne propre au torrent. Et de quelle couleur était le ciel ces jours-là, ces après-midi de poissons paresseux, d'amicale rêverie? On pensait, il y a longtemps, que la beauté était le continuum, la latitude, un repère, le ruban écarlate, à tout le moins un fichu blanc flottant de grâce au vent bleu de l'existence. Certains ont rencontré la beauté à cause du sentiment, dans leurs courses multiples, et pendant de longs moments. Bienheureux car ils se souviennent. Ont-ils une plus grande faculté de jumeler les sens et la présence immédiate? Ont-ils un secret, un sens de la gratitude voluptueux envers la réalité de l'univers? Sont-ils animés en permanence de ces forces vives si déconcertantes, si décontractées? En eux résiderait le talent pour les pures esquisses et l'auguste sagesse, eux, les vivants aux perspectives inouïes, accumulant sans le désirer des paysages dans la rétine devenue immense, ciel et terre, étincelle d'éternité...

Qui veut de la réalité virtuelle pour alimenter des rêves qu'il n'a pas faits? Quand les pistes du passé sont brouillées, aller de l'avant à tout prix, ce ne serait même plus se mesurer au temps, aller de l'avant, ce serait aller droit devant, en courant, dès

maintenant, prendre pied dans cet espace, fiction d'abondance et de plénitude, au-delà du sens, rapidement, prendre tout d'un présent étourdissant. Y a-t-il tant d'inconvénients à se souvenir? Quelles seraient les vertus de l'oubli? *Monstres et sorcières, enfer et cheveux blancs*. Notez vos impressions. Au revoir les enfants.

On se souvient d'une roche frappant dur contre le front, cette fois, on avait vraiment pleuré très fort parce qu'il y avait du sang, pleuré encore, puis plus sourdement, on y mêle peut-être des couleurs trop franches, une définition plus nette que la réalité, on ne sait si on mythifie, si on décore, si on plaque du rêve ou de l'imagerie soignée par-dessus la scène que le corps rappelle à cause de la fulgurance de la douleur, ce n'est pourtant pas si clair, trop de l'intérieur, un lambeau d'âme qui traîne son cruel élanement, le souvenir d'une lointaine souffrance, on préférerait la clarté mentale à cet étourdissement, l'évidence d'une image parfaite au lieu de ce bouleversement, on romantise peut-être, on devrait se montrer plus raisonnable, on actualise aussi, probablement, depuis tout à l'heure et maintenant, avec cette faculté de vision multiple et simultanée dont on a hérité, que l'on a développée, qui structure dans le détail nos sensations creuses, nos joyeuses fatigues, nos mensonges actualisés, empilés par-dessus toutes ces strates d'un passé immémorial, délirant, méconnu.

On cherche vainement à se rappeler la première mesure du troisième mouvement d'une symphonie inachevée, on voudrait bien en murmurer quelques notes, on voudrait bien se plonger dans cette musique, s'y noyer, s'y sauver. Et ces chansons de la mère, ces paroles écoutées, des années et des années, quels étranges vertiges ont-elles dû traverser pour être à ce point indistinctes et vannées?

On ne se rappelle plus le nom du plus grand fleuve de Chine, le professeur de géographie nous trouvait paresseux, on se souvient de ses cheveux minces et frisés, quand il ne souriait pas, il avait l'air désolé.

Oubli impudent, connaissances hantées.

On se souvient de la tenue vestimentaire en cours pendant les Années folles, mais pas vraiment de la mentalité, on peut s'imaginer en long manteau noir arpenter les rues d'une capitale en plein cœur d'une discussion animée. Certains disent que ça ne sert à rien de reculer si loin, ils ont un rendez-vous aujourd'hui, ils n'appelleront pas demain. Certains disent que le futur n'existe pas, alors à quoi bon se couvrir d'un savoir suranné. Celui-là a tellement de souvenirs d'enfance qu'il évite de rencontrer les enfants de ses amis sporadiques. L'oubli est un continuum. Celui qui crache sur le passé, éclabousse l'avenir, peut-on imaginer un tel proverbe, gitan ou juif, roumain ou nordique, on peut inventer et dire que l'on se souvient qu'il existe. Certains mentent avec aisance et le savent, ne le savent pas, trop occupés pour s'aviser de ces méchantes défaillances: «je ne m'en souviens pas», «je n'ai jamais dit ça» et autres facéties, trous noirs dès que prononcés. La mémoire devient le terrain de politiques, voies d'évitement, erreurs de frappe, contenu adapté, falsifié à volonté. On se met à table avec un sourire stratégique et des mains glacées. Ogres, mandragores et mauvais génies sur le sentier, par quatre chemins, au coin d'une rue clinquante, résolument kitsch, voilà ces chimères affamées qui avancent, perdant de vue, pourtant, les reniant, les rituels anciens. Train-train contemporain, à la vitesse de l'éclair, mensonges embroussaillés, désirs incertains, au grand galop, on n'en demande pas moins, que se déroulent les histoires frelatées d'une vie, fragments d'une Histoire remise à demain.

Quand les ruses de l'oubli prolifèrent, la mémoire devient militaire, armée contre l'histoire, ainsi la mémoire s'avilit, jouant de la division, du méandre et de la sinuosité, du flou et du déréel selon la fantaisie du parleur, selon la terreur du dormeur, de l'exilé, la frayeur du conteur et du petit. Et la terre ne se souvient pas. Ses océans, ses falaises, ses forêts et ses plaines se souviennent, du fin fond du magma, le cri de la terre retentit dans un écho éter-

nel, les charniers, les cimetières, les mouiroirs, les fosses communes, partout, là, des vies, mais la terre ne se souvient pas. Elle est immédiatement l'histoire. À peine verte et si dense, ensablée et radioactive d'humeur. On peut s'intéresser davantage aux australopithèques qu'à ces quotas, sites et plans, terrains glissants de l'artillerie. On veut *se rappeler du meilleur*. On ne s'en rappelle pas, pourtant. Autruches cherchent amnésie.

Dans les secondes précédant le sommeil, l'esprit répète très souvent la séquence, la sensation d'une chute, l'impression flagrante de ne plus avoir d'histoire, qu'il n'y a plus d'histoire.

Et s'il y avait une perception vague de l'ici pour une peur bleue du maintenant? À quand est-ce qu'on remet ce qu'on a oublié aujourd'hui si le présent opaque est déjà trop rempli, et si le passé informe se subdivise en éclats de verre, parfois si scintillants et trop souvent ternis, comment y retrouver le brin, le détail, le fragment, la date? L'endroit précis où se dresse le monument, cet hommage au poète inconnu, c'est de quel côté de la rue, mais avant, où, quel quartier, quelle rue? On ne se souvient pas du nombre de morts à X, si on écoute le magazine *Le Point*, peut-être, oui, du fait de ces reportages anniversaires, l'histoire peut-elle nous apparaître réelle ainsi parcellaire, quelques gros traits de portraitiste, dans sa version médiatique, sans la chaleur humaine de l'effroi vivant, entre deux publicités freins à disques à l'avenant, on saisit mal la culture tragique des autres, aïeux et descendants, on ne connaît pas non plus le prénom de l'arrière-grand-père, on ignore s'il était du débarquement de Normandie, s'il était espagnol d'origine viking ou français d'origine mongole, on oublie et on peut, et on sait oublier, l'oubli est du commerce, fibre optique et classe affaires, l'identité est courante, Narcisse s'amène, modèle expert de la course à l'image, un dollar et un autre encore contre la montre, contre l'histoire, parmi les vagues d'une prétendue beauté, Narcisse observe les codes hypertrophiés de la visibilité optimale, observe avec le regard rapide du vide moral et politique sa produc-

tivité impensable, le voilà néopaternaliste, engraisé à l'eau claire de l'efficacité, noyé dans les ondes, il va vite, dignement brouillé, incompetent mais unique, est-ce vraiment en chacun qu'il s'agite ainsi, ce dieu contemporain qui s'évade du monde pour s'y mirer, nous réfléchit, nous angoisse, vite, une autre image pour nous faire oublier, le passé, il est jeté au ciel, oui, mais alors maintenant, qu'est-ce que l'on sait? On se rappelle les titres des romans de Stephen King, mais de l'anniversaire de sa maîtresse, on ne se souvient pas, non, on énonce en chiffres exacts, dollars et cents, le montant de son prêt à la banque, mais le titre du film qu'on a le plus aimé, il ne nous revient pas à l'idée. On voudrait pourtant se rappeler, mais demain n'est même pas une autre journée, le présent a tout avalé, alors, quoi, les données, la chronologie, le passé... Narcisse est occupé.

C'est une étrange traversée que propose ce mode chancelant d'exister — pour durer? —, alors que le phare clignote dans ses jeux affolés parmi les masses d'un épais brouillard, tout l'équipement, toute la charge émotive, du vivant et tout le matériel, rien qui ne soit laissé au hasard, en apparence, chaque chose à sa place et le territoire clairement délimité, connu, et pourtant, le paquebot tourne sur lui-même et les passagers se taisent, tremblantes copies de héros simulés, amoureux de l'absence, consciences pressurisées. Certains historiens et bateleurs s'enfuient dans leurs petites barques, ils préfèrent ramer, ils veulent l'océan. Mais comment, dans ce brouillard, pourront-ils jamais le trouver? Peut-être sont-ils en danger, peut-être le sont-ils moins que leurs semblables, ardents virtuels sur le pont défoncé.

Ce qui fait du bien et ce qui fait mal, c'est de se rappeler la joie, les joies, les moments lumineux comme des caresses; ils devraient être ici et maintenant, elles devraient toujours être là, les euphories qui font danser les corps et briller les yeux. On ne se souvient même plus du nom du magicien, celui qui nous prêtait parfois sa main, était-ce Merlin ou Dieu?